

Correspondance

Autor(en): **Dardier, H. / Jeanmairat, D. / Schinz, Hans**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **9 (1888)**

Heft 5

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Depuis l'époque où l'*En-Avant* avait remonté l'Oubangi, les eaux avaient baissé d'environ 3 mètres; aussi le steamer n'effectua-t-il la descente de la rivière qu'avec des précautions infinies; malgré cela, il toucha une douzaine de fois, heureusement sans accidents, grâce à l'épaisseur de sa coque et à l'habileté de son capitaine.

Le rapide de Bomokouangaï, celui de l'Éléphant et celui de Belly furent passés avec difficulté. A celui de Bonga, la pirogue qui s'avancait en reconnaissance avec MM. Van Gèle et Liénart, fut subitement saisie et entraînée par le courant et tomba d'une hauteur de 1^m,60 en restant un instant accrochée aux rochers. Mais la solidité de l'embarcation sauva les voyageurs qui purent continuer sans autre incident la descente jusqu'à la station de l'Équateur, où ils arrivèrent le 1^{er} février. Leur voyage avait duré 99 jours.

Leur expédition a reporté les limites du bassin du Congo jusqu'au 8° lat. N. où elles s'enchevêtrent dans celles du Bahr-el-Ghazal et du Chari. Le Kibali¹, qui prend sa source à l'ouest des monts Baker et Gordon, est la branche initiale de la grande rivière qui, sous les noms successifs d'Ouellé, Makoua, Doua, Oubangi, débouche dans le Congo, au sud de l'Équateur, après un cours de plus de 2400 kilom. Après le Kassaï, c'est le plus long des tributaires du grand fleuve.

Malheureusement, des rapides obstruent son cours; aussi, comme voie de pénétration au Soudan, ne répond-il pas aux espérances que l'on avait conçu, à moins que l'on ne puisse, à l'aide de travaux de mines, rendre les passes praticables aux steamers.

L'expédition de MM. Van Gèle et Liénart n'a pas seulement résolu le problème des rapports de l'Oubangi et de l'Ouellé, elle a encore frayé la voie aux communications à nouer avec un pays qui paraît appelé au plus bel avenir par sa beauté, sa salubrité, sa richesse et la densité de sa population.

CORRESPONDANCE

Lettre de Séfoula (Haut Zambèze), de M. H. Dardier.

Séfoula, 8 novembre 1887.

Comment vous intéresser à notre voyage de Mangwato (Shoshong) jusqu'ici? Le Kalahari n'est pas du tout ce que je me représentais. Il est souvent couvert de

¹ Voir la carte de Junker, IV^{me} année, p. 116.

magnifiques forêts, et il y a de très jolis endroits. Malheureusement les Massarua ou Bushmen mettent le feu aux herbes et détruisent de grandes étendues de forêts. Ils le font pour se procurer de petites bulbes qui leur servent de nourriture; ces bulbes ne sont point mauvaises. Les Bushmen sont bien maigres et leurs huttes bien mal bâties; on sent qu'ils sont faits pour le désert. Ils traquent le gibier, pêchent et vivent ainsi misérablement sans chercher une existence meilleure. Kama essaye de les grouper et leur a donné des chèvres pour les encourager. Ceux qui ne demeurent pas loin de Mangwato sont appelés pour aider aux moissons; ce sont les esclaves du rang le plus bas. Les Ba-Mangwato ont d'abord comme esclaves les Ma-Kalaka, puis les Bushmen. Notre traversée dura deux mois pendant lesquels nous perdîmes beaucoup de bœufs. La rivière Nata, qui se jette dans le Macaricari sous le nom de Shoa, est une jolie rivière. Là où la route la traverse, l'eau en est douce, plus bas elle est salée. On y trouve de très beaux poissons. Panda-Matenka est situé sur une petite éminence, au-dessus d'une vaste plaine où coule un ruisseau. Cette plaine n'est qu'un vaste marais, ce qui rend cet endroit insalubre. Les jardins des missionnaires romains sont très beaux, mais leur cimetière fait une triste impression.

Nous arrivons au Zambèze, à Kazoungoula, à l'endroit même où la Linyanti ou Chobé s'unit au Zambèze. Les eaux sont très calmes. Le Chobé est un peu salé par le fait qu'il reçoit l'eau d'une source minérale qui n'est pas loin de Kazoungoula. Les indigènes vont y chercher leur sel qu'ils font cuire et auquel ils donnent une forme de pain. Ce sel n'est pas pur, comme vous pouvez le penser.

Le Zambèze est bordé de roseaux. Quand on le traverse pour la première fois, on éprouve une impression singulière. En cet endroit il est très profond. On dit qu'il y a des crocodiles, mais nous n'en vîmes aucun. La nuit, nous entendions quelquefois le ronflement d'un hippopotame. Nous prenions nos repas sous un grand arbre, le kazoungoula; il avait des fruits semblables aux haricots, mais longs d'un pied et très épais; ils devaient peser au moins deux kilogrammes. La traversée de nos bœufs, de nos wagons et de nos caisses nous prit une dizaine de jours, et nous dûmes payer aux indigènes une forte somme de 360 yards de calicot, plus des couvertures. M. Jalla fut laissé en arrière avec les bagages et les wagons. MM. Coillard, Jeanmairé, Goy et moi, nous partîmes en canot pour Seshéké. En wagon on met trois jours pour franchir cette distance, en canot deux jours seulement. Le Nguézi et le Kasai, les deux rivières que l'on traverse avant d'arriver à Seshéké, ne sont pas grandes. Les plaines qu'ils parcourent sont littéralement remplies de buffles et autre gibier. — Seshéké est une jolie petite station missionnaire à 10 minutes du village. Là les crocodiles abondent et il est dangereux d'aller au bord de l'eau. Nous quittons les Jeanmairé et arrivons bientôt aux rapides de Katima Molilo. Les chutes de N'Gonye, en amont, sont magnifiques; pour les voir, on va sur une île en face des cataractes. Une masse d'eau considérable se précipite en bouillonnant dans l'entonnoir en bas.

Ce qu'on nomme la Vallée est une vaste plaine sans arbres où coule le Zambèze; c'est la partie la plus triste du fleuve. On remonte cette plaine pendant trois jours

et l'on arrive au débarcadère de Séfoula. Après trois heures de marche environ, on atteint la colline sur laquelle est bâtie la station. Tout autour, le terrain ne présente qu'un sable épais dans lequel on enfonce et qui fourmille de petites puces; celles-ci pondant leurs œufs sous les ongles des orteils, y causent des abcès douloureux. Au bas de la colline coule un tout petit ruisseau que M. Goy canalise pour arroser ses champs.

Depuis le 26 septembre j'ai été très malade par suite d'une insolation et je ne puis encore rien faire, mes pieds étant enflés et mon corps très faible. Ma convalescence est très lente, car les stimulants dont mon cas aurait besoin me font défaut. Dieu a été très bon envers moi, car j'ai été très bas et il m'a relevé. Je crois que le climat de Seshéké est meilleur que celui de Séfoula.

La saison des pluies approche et nous avons déjà des orages magnifiques. Les roulements du tonnerre sont presque continus et le bruit en est beaucoup plus fort que chez nous.

H. DARDIER.

Lettre de Seshéké (Zambèze moyen), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, 28 décembre 1887.

La dernière lettre que je vous ai adressée était de Kazoungoula, au mois d'août. Dès lors, MM. Coillard, Dardier et Goy se sont rendus à la Vallée par le fleuve et ont fait un bon voyage. Toutefois, en arrivant à Nalolo, ces deux jeunes messieurs furent atteints de la fièvre. On dut mander le scotch cart pour les conduire de la rivière à Séfoula. M. Dardier qui avait eu une insolation n'a pas cessé d'être malade depuis cette époque. M. Goy a quelques violentes attaques qui finissent au bout de peu de temps; il a déjà commencé à canaliser un terrain convenable. M. Waddell ne va pas très bien non plus, sans abandonner ses nombreux travaux; quant à nos parents, ils sont bien en général ou relativement, ainsi que la famille d'Arone, peut-être à l'exception de Ma Ruthe, sa femme.

Ici, à Seshéké, nous avons tous joui d'une excellente santé jusqu'au mois de novembre. Alors M. Jalla a pris la fièvre qui l'a fortement éprouvé; il commence seulement à reprendre un peu le dessus depuis deux jours. Lui et M. Dardier ont ce qu'on appelle en anglais *the low fever*, la forme la moins violente de la maladie, mais la plus tenace.

Moi-même, j'ai eu une forte attaque, mais qui n'a duré que trois jours, et un peu due à mon imprudence. Madame Jalla n'a jamais eu la fièvre et se porte très bien. Ma femme aussi se sent mieux que précédemment; sans avoir été vraiment malade elle était un peu languissante. Notre chère enfant est très bien et se développe rapidement. Elle s'essaye à marcher, babille beaucoup et fait la joie de ses parents. Nous jouissons beaucoup de la présence de M. et M^{me} Jalla à Seshéké; cela aussi nous rend des forces.

Vendredi soir, 23 décembre, sont arrivés MM. Dardier et Middleton avec nos

wagons. Leur voyage a été rapide, 17 jours seulement. M. Dardier avait passé ici bien portant et il nous revient invalide, quoique le voyage lui ait fait beaucoup de bien. Il demandera, je crois, à notre Conférence de l'autoriser à se fixer ici, et en attendant nous le recevrons chez nous. Il trouve que Seshéké est beaucoup plus salubre que Séfoula et ne croit pas qu'il pût supporter le climat de la Vallée. Le brave M. Middleton se rapatrie; il a toujours le même cœur chaud pour les natifs; j'ai beaucoup joui de ces quelques jours passés avec lui, et je sentirai vivement son départ.

De notre œuvre je ne puis dire grand'chose. Il ne s'est pas écoulé un long temps depuis mon retour de Kazoungoula jusqu'au moment où tous les gens ont quitté le village pour se rendre à la campagne. Morantsiane aussi a fait deux longues absences pour la chasse aux éléphants et plus tard pour se rendre au Mosi-oa-tounya. Notre activité a dû se porter du côté de l'évangélisation, et autant que possible nous visitons les villages pour y faire des cultes le dimanche. Même alors, nous n'atteignons pas en général de grands auditoires, car, comme je vous l'ai dit, ce peuple vit un peu comme les bêtes des champs, non par monts et par vaux, mais par bois et roseaux.

L'esclavage est un terrible fléau, même ici où il n'apparaît pas sous sa face la plus hideuse. Avec une organisation sociale comme la sienne, ce peuple ne vit pas. Il n'y a pas d'initiative possible, ni d'émulation, ni de sécurité, ni de progrès sans garantie de la propriété individuelle.

Or, ne possédant rien, ne se possédant pas même, à quoi bon améliorer sa position, pour encourir la haine et s'exposer à la spoliation des autres? Il en est de même pour l'accueil fait à notre message, personne n'ose ou n'oserait se montrer trop empressé à l'accueillir.

Avec un peuple libre (les Ba-Rotsé ne le sont pas, ni même le roi), nous gagnerions vite du terrain; dans les conditions actuelles, ce ne sera qu'avec de grandes difficultés que nous pourrons avancer.

Les missionnaires qui ont fondé la mission du Le-Souto ont trouvé des hommes corrompus, mais libres. Quant à nous, l'esclavage, et pour les Ba-Rotsé eux-mêmes, la dépendance et la crainte qu'ils ont les uns des autres, nous mettent en présence d'un obstacle dont Dieu seul peut nous faire triompher.

D. JEANMAIRET.

Lettre de Schöneberg, près Berlin, de M. le Dr Hans Schinz.

Schöneberg, près Berlin, 19 mars 1888.

Vous m'avez demandé, il y a quelques semaines, si j'avais de nouveaux projets africains et vous m'avez prié de vous les faire connaître. A l'heure qu'il est, il m'est impossible de songer à repartir; je suis occupé à déterminer mes plantes et à écrire mon livre; il en résulte qu'il ne me reste pas trop de temps pour penser

à de nouveaux voyages. J'espère avoir fini en novembre ou décembre et pouvoir repartir au commencement de l'année prochaine. Quand mes plans seront bien établis, je vous les communiquerai.

Permettez-moi une remarque au sujet de votre journal. Dans le numéro de mars (p. 72), vous parlez des troupes que le gouvernement allemand fera débarquer dans le Lüderitzland; ce n'est pas au Lüderitzland qu'on envoie ces soldats, mais au Hereroland. L'or qu'on a trouvé l'année passée, se trouve à Anawooa, à quelques lieues au sud d'Otjimbingue, c'est-à-dire dans le Hereroland proprement dit.

Quand M. Lüderitz a acheté des Naman Angra-Pequena et la région côtière au sud et au nord de ce pays, la *Gazette de Cologne* et plus tard la *Kolonialzeitung* ont proposé d'appeler cette possession Lüderitzland. Le Lüderitzland s'étend donc du fleuve Orange jusqu'au 26° lat. s. sur une largeur d'une centaine de kilomètres. Il forme une partie du Gross-Namaland, et non du Hereroland. La Société de colonisation pour l'Afrique australe et occidentale a introduit ces désignations : Deutsch-Gross-Namaland, comprenant les territoires de Lüderitz, de Bethanie, de Rehobot, de Jan Ionker, etc.; Deutsch-Hereroland, pour le territoire de Maharéro, chef des Héréros, et Kaoko pour la région littorale entre Wallfischbai et le Cunéné; mais il m'est impossible d'y voir un avantage quelconque. Pourquoi ne pas appeler tout le pays borné par l'Océan Atlantique, le Cunéné jusqu'à la première cataracte, l'Okavango et les limites de la zone des intérêts anglais, simplement « zone des intérêts allemands, » et ne pas conserver les désignations des aborigènes : Gross-Namaland, Hereroland, Kaoko et Amboland (non Ovamboland)? Il vaut mieux dire Hereroland que Damaraland, parce que *damara* est un mot emprunté à la langue des Naman, tandis que Héréro est le mot propre des Ovahéréro ou Héréros. Dire Ovamboland est incorrect, car ce mot est formé de Ova ambo; or *ova* est le préfixe pour le pluriel, de même que Ova-héréro, et comme personne ne dit Ovahéroland, il faut, pour la même raison, éviter de dire Ovamboland. Nama est la racine; au singulier masculin on dit : namal; au singulier féminin namas, et au pluriel pour les deux genres naman; namai est un singulier pour les deux genres. On l'emploie quand on ne sait pas si une personne qu'on voit venir, par exemple, est une femme ou un homme. Donc en français il convient d'écrire le Héréro, les Héréros, le Nama, les Namas, l'Ambo, les Ambos, ou mieux encore, mais plus difficile à comprendre pour le lecteur, le Omuhéréro, les Ovahéréro, le Namai, les Naman; au pluriel masculin : Namagu, au pluriel féminin Namati, et l'Omuambo, les Ovambo (le second a — Ovaambo — disparaît).

Si vous avez de la place dans un de vos prochains numéros, je vous prierai d'insérer cette petite note; je suis sûr qu'on vous en sera reconnaissant, car la plupart des journaux, même les *Mittheilungen* de Petermann, le *Globus*, etc., font encore des fautes à cet égard.

Hans SCHINZ.
